Vinet, Michèle. *Jeudi Novembre*. Sudbury : Prise de parole, 2011.

Comme un élixir qui désaltère d'abord et qui se laisse ensuite déguster, *Jeudi Novembre* est un rêve cristallin du petit matin devenu chair, le temps d'un petit poème en prose venu habiter de sa sève pétillante la nouvelle journée qui s'annonce, et par extension, l'automne déjà rabougri, présagé par le froid. Ce roman tient davantage du long poème et du conte fantastique que du roman. Il regroupe, en fait, diverses formes de divers genres littéraires pour, ultimement, ne suivre que sa propre construction et arriver ainsi au miracle de concevoir de la musique en prose : une ode à l'amour, à la joie, au jeu, à l'amitié, au rêve. Une ode qui réveille toutes les étincelles qui élèvent du quotidien, afin de les stimuler et de les transmuier en flammes géantes, un matin gris de novembre oublié.

Le roman commence par une naissance. Genèse du monde. Hymne à la création où Michèle Vinet moule avec maestria le (V)erbe en cette musique fluide, atteignant des harmoniques qui transcendent les sens étymologiques et connotatifs du mot de toutes parts. Ce roman pluriel se lit ainsi à divers niveaux. De naissance en déclinaison, l'auteur ébauche une langue et un personnage d'invocations et d'évocations confondues. Mots liquides et bleus et verts et orangés épousant l'arrondi mordoré des flammes dans la cheminée, mots qui épinglent, captivent et hypnotisent le temps d'une soirée froide d'automne, tous ceux qui désirent fuguer en « C » mineur, vers la mémoire de l'été qui vient de faire faux bond. Alors, prêts à nous évader au gré de la fantaisie de l'auteur, nous restons pendu(e)s à ses lignes.

Les saisons se succèdent et Castelbourg se retrouve de nouveau au point de départ. Au milieu de ces mots vermillon et d'autres, jaunes et mûrs, le lecteur (trice) happe avec délectation – un peu comme un goûter de quatre heures après la sieste – les pages du roman. La lecture se transforme alors en banquet où il/elle renifle dans l'ivresse des pages tournées avidement, divers parfums : les prémices de l'amour, l'ignorance, la jalousie, la « comme-un(i)e-action » (communication) entre deux êtres, le pardon, et par dessus tout, l'éternité contenue dans l'écrin de chaque instant, tout cela servi sur un plateau des plus ludique : car ces thèmes universels sont revisités de façon originale.

Et puis, ce jeudi Novembre, immortel de quatre saisons, qui s'éprend ainsi d'une ville au passé taciturne et au visage anonyme, de cette ville si prévisible, si maniérée, qui décide, comme ça, sur un coup de tête, de le faire sien et de l'enliser dans le temps, de jouer à la Venise à l'envers, de sortir ses parfums capiteux et ses fars d'Halloween ! Après tout, un peu de coquetterie ou une envie de folie n'ont jamais fait de mal à personne ! C'est bien ainsi que l'on prend toute la dimension de la vie n'est-ce-pas ? Et puis, pour la rendre plus pétillante, on porte des masques et on y ajoute une pincée de magie : Raphaël Oui, Raphaël ! Raphaël... Raphaël le fou... Raphaël... Raphaël l'ami... Raphaël le difforme, Raphaël archange qui soigne et cautérise. Raphael aux ailes trop lourdes qui boursoufflent son dos et lui courbent le corps en cette bosse infâme. Raphaël à la mémoire ensanglantée ; claudiquant dans CastelBourg moqueur, bateau immense naviguant dans le temps ; Raphael pareil à l'Albatros de Baudelaire aux « ailes de géant qui l'empêchent de marcher ». Confident favori de la Nature, il connaît tous ses secrets. Raphaël au cœur lumineux, au niveau mental enfantin et au physique tourmenté, tableau vivant de toutes les grandeurs, les limites et les possibilités de l'humanité.

Prise dans la bulle de sa verve infinie, l'auteur nous fait virevolter avec dextérité sur ses mots, nous entraînant d'une langue au tempo scandé sur le rythme fantasque de ses mots ludiques, la cadence de ses mots cryptiques explosant en mille feux d'artifice au gré des ronds de jambes de plus en plus rapides, des enjambées de plus en plus folles et endiablées. Le souffle vient à nous manquer. Magnanime, elle ralentit, le calme s'installe... le silence prend de l'ampleur... paix indicible. L'ouïe soupire de contentement. Au bout de la langue, cela rappelle un morceau de chocolat aux pralines, intense envahissement des sens. Alors, seulement, apparaît au bienheureux (se), la radiance du sens des mots qui rivalisent de beauté et rappellent comme ça au passage, les relents d'une vieille photo jaunie qui nous tient encore à cœur.

Le cœur. Les racines de la peur y ont été arrachées au grand dam de l'Ego qui ne sait plus où donner du cor. Entre deux interstices du silence, Jeudi Novembre éternue, de nouveau, la musique radieuse, s'immisce en mots qui coulent et enlacent le cœur solitaire d'une odeur d'herbe fraîche. La colère et la mort et la séparation ne

font pas le poids devant l'Amour. On se déshabille, les masques tombent. La mémoire nous revient. Trouver sa quête dans le regard de l'autre et s'abreuver à ses lèvres. Trouver sa quête dans le rire complice de l'ami, cadeau d'immortalité offert à pleines mains. Gratitude, oui, gratitude émue du lecteur qui n'en revient pas du miracle. Encore ! C'est de nouveau la première fois, le premier baiser timide, la première réalisation, la première complicité vécue dans toute l'acuité de son souvenir, souvenir dans lequel on se blottit, confiant. On est enfant et puis adolescent à nouveau ! Larmes chaudes de reconnaissance presque insupportable. Et puis on se reprend très vite, on renifle et c'est reparti ! A l'aventure des prochaines pages !

Il y a les mots-odeurs que même le quotidien n'arrive pas à effacer. Et même des mots-souffles qui s'infiltrant dans l'arabesque des notes dorées qui enflent et enflent et éclatent en une myriade d'étoiles filantes et iridescentes. Le temps-moment où tout se fige... encore ! Et puis les tics tacs de la pendule reprennent. Séisme épicurien.

D'une main tremblante, tourner la page. Quelques pages à vivre encore. La vie dans son chaos joyeux et bruyant explose en un rouge jouissif. Sa douce luminosité se reflète en un arc en ciel de pastels et de chuchotements froissés. C'est une virée prolongée en enfance, en insouciance et en amitié. Ce pays de rêve et de magie visité tant de fois en Nostalgie, le voici à portée de main ! Le prolonger en gardant les yeux fermés, et puis, à plat ventre sur l'herbe, respirer la joie pure. Observer par le petit trou de la serrure la nature être. Et puis trop tôt, oui, bien trop tôt, revenir à l'adulte, à la vie à répétition, *vie logique et raison limitée... La vie mécanisme et Robot consultance...* Cependant, avec latent dans l'âme, ce brin de fraîcheur retrouvée qui fait écho à l'enfance re-vécue. Dernière page du livre. Michèle Vinet dans sa générosité têtue, achève son œuvre par une nouvelle naissance. Après la triple création de *Jeudi Novembre* : celle du verbe, de l'être et de l'imagination ; s'ensuit ce phénoménal cadeau à remonter le temps ; et à consommer sans modération.

Nafée Nelly Faïgou